Ces textes – pour la première fois réunis en un seul volume – ayant une existence très étendue dans de nombreuses langues étrangères, nous avons pris le parti de conserver leur état primitif, à quelques très rares exceptions près.

Je parlerai de l'écriture féminine : *de ce qu'elle fera.* Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture, dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leurs corps ; pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette au texte – comme au monde, et à l'histoire –, de son propre mouvement.

Il ne faut plus que le passé fasse l'avenir. Je ne nie pas que les effets du passé sont encore là. Mais je me refuse à les consolider en les répétant ; à leur prêter une inamovibilité équivalente à un destin ; à confondre le biologique et le culturel. Il est urgent d'anticiper.

Ces réflexions, parce qu'elles s'avancent dans une région sur le point de se découvrir, portent nécessairement la marque de l'entretemps que nous vivons, celui où le nouveau se dégage de l'ancien, et plus exactement la nouvelle de l'ancien. C'est pourquoi, comme il n'y a pas de lieu d'où poser un discours, mais un sol millénaire et aride à fendre, ce que je dis a au moins deux faces et deux visées : détruire, casser ; prévoir l'imprévu, projeter.

J'écris ceci en tant que femme vers les femmes. Quand je dis « la femme », je parle de la femme en sa lutte inévitable avec l'homme classique ; et d'une femme-sujet universelle, qui doit faire advenir les

femmes à leur(s) sens et leur histoire. Mais il faut dire, avant tout, qu'il n'y a pas, aujourd'hui même, et malgré l'énormité du refoulement qui les a maintenues dans ce « noir » qu'on essaie de leur faire reconnaître comme leur attribut, une femme générale, une femme type. Ce qu'elles ont *en commun,* je le dirai. Mais ce qui me frappe, c'est l'infinie richesse de leurs constitutions singulières : on ne peut parler d'*une* sexualité féminine, uniforme, homogène, à parcours codable, pas plus que d'un inconscient semblable. L'imaginaire des femmes est inépuisable, comme la musique, la peinture, l'écriture : leurs coulées de fantasmes sont inouïes. J'ai plus d'une fois été émerveillée par ce qu'une femme me décrivait d'un monde sien qu'elle hantait secrètement depuis sa petite enfance. Monde de recherche, d'élaboration d'un savoir, à partir d'une expérimentation systématique des fonctionnements du corps, d'une interrogation précise et passionnée de son érogénéité. Cette pratique, d'une richesse inventive extraordinaire, en particulier de la masturbation, se prolonge ou s'accompagne d'une production de *formes,* d'une véritable activité esthétique, chaque temps de jouissance inscrivant une vision sonore, une *composition,* une chose belle. La beauté ne sera plus interdite. Alors je souhaitais qu'elle écrive et proclame cet empire unique. Pour que d'autres femmes, d'autres souveraines inavouées, s'écrient alors : moi aussi je déborde, mes désirs ont inventé de nouveaux désirs, mon corps connaît des chants inouïs, moi aussi je me suis tant de fois sentie pleine à exploser de torrents lumineux, de formes beaucoup plus belles que celles qui encadrées se vendent pour toute la galette qui pue. Et moi aussi je n'ai

rien dit, je n'ai rien montré; je n'ai pas ouvert la bouche, je n'ai pas re-peint ma moitié du monde. J'ai eu honte. J'ai eu peur et j'ai bouffé ma honte et ma peur. Je me disais : tu es folle! Qu'est-ce que c'est que ces montées, ces inondations, ces bouffées? Quelle est la femme bouillonnante et infinie qui n'a pas, immergée qu'elle était dans sa naïveté, maintenue dans l'obscurantisme et le mépris d'elle-même par la grande poigne parentale-conjugale-phallogocentrique, *eu honte de sa puissance*? qui ne s'est pas, surprise et horrifiée par le remue-ménage fantastique de ses pulsions (car on lui a fait croire qu'une femme bien réglée, normale, est d'un calme... divin), accusée d'être monstrueuse? qui, sentant s'agiter une drôle d'envie (de chanter, d'écrire, de proférer, bref de faire sortir du neuf), ne s'est pas crue malade? Or sa maladie honteuse, c'est qu'elle résiste à la mort, qu'elle donne tant de fil à retordre.

Et pourquoi n'écris-tu pas? Écris! L'écriture est pour toi, tu es pour toi, ton corps est à toi, prends-le. Je sais pourquoi tu n'as pas écrit. (Et pourquoi je n'ai pas écrit avant l'âge de vingt-sept ans.) Parce que l'écriture c'est à la fois le trop haut, le trop grand pour toi, c'est réservé aux grands, c'est-à-dire aux « grands hommes »; c'est de « la bêtise ». D'ailleurs tu as un peu écrit, mais en cachette. Et ce n'était pas bon, mais parce que c'était en cachette, et que tu te punissais d'écrire, que tu n'allais pas jusqu'au bout; ou qu'écrivant, irrésistiblement, comme nous nous masturbions en cachette, c'était non pas pour aller plus loin, mais pour atténuer un peu la tension, juste assez pour que le trop cesse de tourmenter. Et puis dès qu'on a joui, on se dépêche de se

culpabiliser – pour se faire pardonner; ou d'oublier, d'enterrer, jusqu'à la prochaine.

Écris, que nul ne te retienne, que rien ne t'arrête : ni homme, ni imbécile machine capitaliste où les maisons d'édition sont les rusés et obséquieux relais des impératifs d'une économie qui fonctionne contre nous et sur notre dos; ni *toi*-même.

Les vrais textes de femmes, des textes avec des sexes de femmes, ça ne leur fait pas plaisir; ça leur fait peur; ça les écœure. Gueule des lecteurs, chefs de collection et patrons trônant.

J'écris femme : il faut que la femme écrive la femme. Et l'homme l'homme. On ne trouvera donc ici qu'oblique réflexion vers l'homme, auquel il revient de dire ce qu'il en est pour lui de sa masculinité et de sa féminité : cela nous regardera quand ils auront ouvert leurs yeux pour se voir[1].

Elles reviennent de loin : de toujours : du « dehors », des landes où se maintiennent en vie les sorcières; d'en

1. Ils ont encore tout à dire, les hommes, sur leur sexualité, et tout à écrire. Car ce qu'ils en ont énoncé, pour la plupart, relève de l'opposition activité/passivité, du rapport de force où il se fantasme une virilité obligatoire, envahissante, colonisatrice, la femme donc étant fantasmée comme « continent noir » à pénétrer et « pacifier » (on sait ce que pacifier veut dire comme opération scotomisante de l'autre et méconnaissance de soi). À conquérir on a vite fait de s'éloigner de ses bords, de se perdre de vue et de corps. La façon qu'a l'homme de sortir de lui-même dans celle qu'il prend non pour l'autre, mais pour sienne, le prive, le sait-il, de son propre territoire corporel. À se confondre avec son pénis, et à se jeter à l'assaut, on comprend qu'il ait le ressentiment et la crainte d'être « pris » par la femme, d'être en elle perdu, absorbé, ou seul.

dessous, en deçà de la « culture » ; *de leurs enfances* qu'ils ont tant de mal à leur faire oublier, qu'ils condamnent à *l'in pace*. Emmurées les petites filles aux corps « mal élevés ». Conservées, intactes d'elles-mêmes, dans la glace. Frigidifiées. Mais qu'est-ce que ça remue là-dessous ! Quels efforts il leur faut faire, aux flics du sexe, toujours à recommencer, pour barrer leur menaçant retour. De part et d'autre, un tel déploiement de forces que la lutte s'est pour des siècles immobilisée dans l'équilibre tremblant d'un point mort.

*

Les voilà qui reviennent, les arrivantes de toujours : parce que l'inconscient est imprenable. Elles ont erré en rond dans l'étroite chambre à poupées où on les a bouclées ; où on leur a fait une éducation décervelante, meurtrière. On peut en effet incarcérer, ralentir, réussir trop longtemps le coup de l'Apartheid, mais pour un temps seulement. On peut leur apprendre, dès qu'elles commencent à parler, en même temps que leur nom, que leur région est noire : parce que tu es Afrique, tu es noire. Ton continent est noir. Le noir est dangereux. Dans le noir tu ne vois rien, tu as peur. Ne bouge pas car tu risques de tomber. Surtout ne va pas dans la forêt. Et l'horreur du noir, nous l'avons intériorisée.

Contre les femmes ils ont commis le plus grand crime : ils les ont amenées, insidieusement, violemment, à haïr les femmes, à être leurs propres ennemies, à mobiliser leur immense puissance contre elles-mêmes, à être les exécutantes de leur virile besogne.

Ils leur ont fait un antinarcissisme ! un narcissisme

qui ne s'aime qu'à se faire aimer pour ce qu'on n'a pas! Ils ont fabriqué l'infâme logique de l'antiamour.

Nous les précoces, nous les refoulées de la culture, les belles bouches barrées de bâillons, pollen, haleines coupées, nous les labyrinthes, les échelles, les espaces foulés; les volées – nous sommes « noires » *et* nous sommes belles.

Orageuses, ce qui est nôtre se détache de nous sans que nous redoutions de nous affaiblir : nos regards s'en vont, nos sourires filent, les rires de toutes nos bouches, nos sangs coulent et nous nous répandons sans nous épuiser, nos pensées, nos signes, nos écrits, nous ne les retenons pas et nous ne craignons pas de manquer.

Bonheur à nous, les omises, les écartées de la scène des héritages, nous nous inspirons et nous nous expirons sans essoufflement, nous sommes partout!

Nous, les arrivées de toujours, qui, désormais, si nous disons, pourrait nous interdire?

Il est temps de libérer la Nouvelle de l'Ancienne en la connaissant, en l'aimant de s'en tirer, de dépasser l'Ancienne sans retard, en allant au-devant de ce que la Nouvelle sera, comme la flèche quitte la corde, d'un trait rassemblant et séparant les ondes musicalement, afin d'*être plus qu'elle-même*.

Je dis *qu'il faut*: puisqu'il n'y a pas eu encore, à quelques rares exceptions près, d'écriture qui inscrive de la féminité. Si rares qu'on ne peut, en sillonnant les littératures à travers temps, langues et cultures [1], revenir qu'effrayé de cette presque vaine battue : on sait que le

1. Je ne parle ici que de la place « réservée » à la femme par le monde occidental.

nombre de femmes écrivains (tout en ayant augmenté très peu à partir du XIX^e siècle) a toujours été dérisoire. Savoir inutile et leurrant si de cette espèce d'écrivantes on ne déduit pas d'abord l'immense majorité dont la facture ne se distingue en rien de l'écriture masculine, et qui soit occulte la femme, soit reproduit les représentations classiques de la femme (sensible-intuitive-rêveuse, etc.) [1].

J'ouvre ici une parenthèse : je dis bien écriture masculine. Je soutiens, sans équivoque, qu'il y a des écritures *marquées*; que l'écriture a été jusqu'à présent, de façon beaucoup plus étendue, répressive, qu'on le soupçonne ou qu'on l'avoue, gérée par une économie libidinale et culturelle – donc politique, typiquement masculine –, un lieu où s'est reproduit plus ou moins consciemment, et de façon redoutable car souvent occulté, ou paré des charmes mystifiants de la fiction, le refoulement de la femme; un lieu qui a charrié grossièrement tous les signes de l'opposition sexuelle (et non de la différence) et où la femme n'a jamais eu *sa* parole, cela étant d'autant plus grave et impardonnable que justement l'écriture *est la possibilité même du changement*, l'espace d'où peut s'élancer une pensée subversive, le

1. Alors *quelles* sont les écritures dont on pourrait dire qu'elles sont « féminines »? Je ne ferai ici que désigner des exemples : il faudrait en produire des lectures qui fassent surgir dans leur signifiance ce qui s'y répand de féminité. Ce que je ferai ailleurs. En France (a-t-on noté notre infinie pauvreté en ce champ? Les pays anglo-saxons ont eu des ressources nettement plus importantes), pour feuilleter ce que le XX^e siècle a jusqu'à présent [1974] laissé s'écrire, et c'est bien peu, je n'ai vu inscrire de la féminité que par Colette, Marguerite Duras et... Jean Genet.

mouvement avant-coureur d'une transformation des structures sociales et culturelles.

*

Presque toute l'histoire de l'écriture se confond avec l'histoire de la raison dont elle est à la fois l'effet, le soutien, et un des alibis privilégiés. Elle a été homogène à la tradition phallocentrique. Elle est même le phallocentrisme qui se regarde, qui jouit de lui-même et se félicite.

Sauf exceptions : car il y a eu, sans quoi je n'écrirais pas (je-femme, rescapée), des ratés dans l'énorme machine qui tourne et répète sa « vérité » depuis des siècles. Il y a eu des poètes pour faire passer à tout prix quelque chose d'hétérogène à la tradition – des hommes capables d'aimer l'amour ; d'aimer donc les autres et de les vouloir, de penser la femme qui résisterait à l'écrasement et se constituerait en sujetsuperbe, égal, « impossible » donc, intenable dans le cadre social réel : cette femme-là, le poète ne l'a pu désirer qu'à briser les codes qui la nient. Son apparition entraînant nécessairement sinon une révolution – car le bastion était immuable –, du moins de déchirantes explosions. Parfois c'est d'ailleurs dans la cassure que cause un tremblement de terre, à l'occasion de cette mutation radicale des choses par un bouleversement matériel quand toutes les structures sont un moment désorientées, et qu'une éphémère sauvagerie balaie l'ordre, que le poète fait passer, pour un bref entretemps, de la femme : ainsi fit Kleist, jusqu'à mourir de vouloir que vivent les sœurs-amantes filles-maternelles mères-sœurs qui n'ont jamais baissé

la tête. Après quoi, dès les palais de magistrature redressés, il faut payer : immédiate et sanglante mise à mort de ces éléments incontrôlables.

Les poètes seulement, pas les romanciers solidaires de la représentation. Les poètes parce que la poésie n'est que de prendre force dans l'inconscient et que l'inconscient, l'autre contrée sans limites, est le lieu où survivent les refoulés : les femmes ou, comme dirait Hoffmann, les fées.

Il faut qu'elle s'écrive parce que c'est l'invention d'une écriture *neuve, insurgée* qui, dans le moment venu de sa libération, lui permettra d'effectuer les ruptures et les transformations indispensables dans son histoire d'abord à deux niveaux inséparables :

a) individuellement : en s'écrivant, la femme fera retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué, dont on a fait l'inquiétant étranger dans la place, le malade ou le mort, et qui si souvent est le mauvais compagnon, cause et lieu des inhibitions. À censurer le corps on censure du même coup le souffle, la parole.

Écris-toi : il faut que ton corps se fasse entendre. Alors jailliront les immenses ressources de l'inconscient. Notre naphte, il va répandre, sans dollars or ou noir, sur le monde, des valeurs non cotées qui changeront les règles du vieux jeu.

Écrire, acte qui non seulement « réalisera » le rapport dé-censuré de la femme à sa sexualité, à son être-femme, lui rendant accès à ses propres forces ; qui lui rendra ses biens, ses plaisirs, ses organes, ses immenses territoires corporels tenus sous scellés ; qui l'arrachera à la structure surmoïsée dans laquelle on lui réservait toujours la même place de coupable (coupable de tout,

à tous les coups : d'avoir des désirs, de ne pas en avoir ; d'être frigide, d'être trop « chaude » ; de ne pas être les deux à la fois ; d'être trop mère et pas assez ; d'avoir des enfants et de ne pas en avoir ; de nourrir et de ne pas nourrir...) par ce travail de recherche, d'analyse, d'illumination, cet affranchissement du texte merveilleux d'elle-même qu'il lui faut d'urgence apprendre à parler. Une femme sans corps, une muette, une aveugle, ne peut pas être une bonne combattante. Elle est réduite à être la servante du militant, son ombre. Il faut tuer la fausse femme qui empêche la vivante de respirer. Inscrire le souffle de la femme entière ;

b) acte aussi qui marquera la *Prise de la Parole* par la femme, donc son entrée fracassante *dans l'Histoire* qui s'est toujours constituée *sur son refoulement.* Écrire pour se forger l'arme antilogos. Pour devenir enfin partie prenante et *initiante à son gré,* pour *son droit* à elle, dans tout système symbolique, dans tout procès politique.

Il est temps que la femme marque ses coups dans la langue écrite et orale.

Toute femme a connu le tourment de la venue à la parole orale, le cœur qui bat à se rompre, parfois la chute dans la perte de langage, le sol, la langue se dérobant, tant parler est pour la femme – je dirais même : ouvrir la bouche –, en public, une témérité, une transgression. Double détresse, car même si elle transgresse, sa parole choit presque toujours dans la sourde oreille masculine, qui n'entend dans la langue que ce qui parle au masculin.

C'est en écrivant, depuis et vers la femme, et en relevant le défi du discours gouverné par le phallus, que la

femme affirmera la femme autrement qu'à la place à elle réservée dans et par le symbole, c'est-à-dire le silence. Qu'elle sorte du silence piégé. Qu'elle ne se laisse pas refiler pour domaine la marge ou le harem.

Écoute parler une femme dans une assemblée (si elle n'a pas douloureusement perdu le souffle) : elle ne « parle » pas, elle lance dans l'air son corps tremblant, elle se *lâche,* elle vole, c'est tout entière qu'elle passe dans sa voix, c'est avec son corps qu'elle soutient vitalement la « logique » de son discours; sa chair dit vrai. Elle s'expose. En vérité, elle matérialise charnellement ce qu'elle pense, elle le signifie avec son corps. D'une certaine manière elle *inscrit* ce qu'elle dit, parce qu'elle ne refuse pas à la pulsion sa part indisciplinable et passionnée à la parole. Son discours, même « théorique » ou politique, n'est jamais simple ou linéaire, ou « objectivé » généralisé : elle entraîne dans l'histoire son histoire.

Il n'y a pas cette coupure, cette division qu'opère l'homme commun entre la logique du discours oral et la logique du texte, tendu qu'il est par son antique rapport asservissant, calculateur, à la maîtrise. D'où le discours mesquin du bout des lèvres et qui n'engage que la plus petite partie du corps plus le masque.

Dans la parole féminine comme dans l'écriture ne cesse jamais de résonner ce qui, de nous avoir jadis traversé, touché imperceptiblement, profondément, garde le pouvoir de nous affecter, le *chant,* la première musique, celle de la première voix d'amour que toute femme préserve vivante. Comment ce rapport privilégié à la voix? Parce qu'aucune femme n'empile autant de défenses antipulsionnelles qu'un homme. Tu

re-résonner

n'étayes pas, tu ne maçonnes pas comme lui, tu ne t'éloignes pas aussi « prudemment » du plaisir. Même si la mystification phallique a contaminé généralement les bons rapports, la femme n'est jamais loin de la « mère » (que j'entends hors rôle, la « mère » comme non-nom, et comme source des biens). Toujours en elle subsiste au moins un peu du bon lait-de-mère. Elle écrit à l'encre blanche.

*

Femme pour femmes : en la femme toujours se maintient la force productive de l'autre, en particulier de l'autre femme. *En* elle, matricielle, berceuse-donneuse, elle-même sa mère et son enfant, elle-même sa fille-sœur. Tu me dis : et celle qui d'une mauvaise mère est l'hystérique progéniture? Tout sera changé, lorsque la femme donnera la femme à l'autre femme. En elle, latente, toujours prête, il y a source ; et lieu pour l'autre. La *mère* aussi est une métaphore : il faut, il suffit qu'à la femme soit donné par une autre le meilleur d'elle-même pour que la femme puisse s'aimer et rendre en amour le corps qui lui est « né ». Toi, si tu le veux, touche-moi, caresse-moi, donne-moi, toi la vivante sans nom, même moi comme moi-même. Pas plus que le rapport à l'enfance (l'enfant qu'elle a été, qu'elle est, qu'elle fait, refait, défait, au lieu où, même, elle s'autre), le rapport à la « mère » *en tant* que délices et violences n'est coupé. Texte, mon corps : traversée de coulées chantantes ; entends-moi, ce n'est pas une « mère » collante, attachante ; c'est, te touchant, l'équivoix qui t'affecte, te pousse depuis ton sein à venir au langage, qui

lance *ta* force; c'est le rythme qui te rit; l'intime destinataire qui rend possibles et désirables toutes les métaphores, corps (le? les?), pas plus descriptible que dieu, l'âme ou l'Autre; la partie de toi qui entre en toi t'espace et te pousse à inscrire dans la langue ton style de femme. Dans la femme il y a toujours plus ou moins de la mère qui répare et alimente, et résiste à la séparation, une force qui ne se laisse pas couper, mais qui essouffle les codes. Nous re-penserons la femme depuis toutes les formes et tous les temps de son corps. « *We are all lesbians* », nous rappellent les Américaines, c'est-à-dire, n'abaisse pas la femme, ne lui fais pas ce qu'ils t'ont fait.

Parce que son « économie » pulsionnelle est prodigue, elle ne peut pas, en *prenant* la parole, ne pas transformer directement et indirectement *tous* les systèmes d'échanges fondés sur l'épargne masculine. Sa libido produira des effets de remaniement politique et social beaucoup plus radicaux qu'on ne veut le penser.

Parce que de toujours, elle arrive, vivante, nous sommes au commencement d'une nouvelle histoire, ou plutôt d'un devenir à plusieurs histoires se traversant les unes les autres. En tant que sujet à l'histoire, la femme se passe toujours simultanément en plusieurs lieux. Elle dé-pense l'histoire unifiante, ordonnatrice, qui homogénéise et canalise les forces et ramène les contradictions dans la pratique d'un seul champ de bataille. En la femme se recoupent l'histoire de toutes les femmes, son histoire personnelle, l'histoire nationale et internationale. En tant que combattante, c'est avec toutes les libérations que la femme fait corps. Elle doit voir loin. Pas de coup par coup. Elle prévoit que sa

libération fera plus que modifier les rapports de force ou envoyer la balle dans l'autre camp ; elle entraînera une mutation des relations humaines, de la pensée, de toutes les pratiques ; il ne s'agit pas seulement de la lutte des classes, qu'elle entraîne en fait dans un mouvement plus vaste. Non que pour être femme-en-lutte(s) il faille sortir de la lutte des classes ou la dénier ; mais il faut l'ouvrir, la fendre, la pousser, l'emplir de la lutte fondamentale ; afin d'empêcher que la lutte des classes, ou toute autre lutte de libération d'une classe ou d'un peuple, n'opère comme instance refoulante, prétexte à différer l'inévitable, l'altération bouleversante des rapports de force et de production des individualités. Cette altération est déjà là : aux USA par exemple où des millions de taupes sont en train de faire sauter la famille et de désintégrer toute la socialité américaine [1].

Elle arrive la nouvelle histoire, elle n'est pas un rêve, mais elle dépasse l'imagination masculine, et pour cause : elle va les priver de leur orthopédie conceptuelle, elle commence par ruiner leur machine à leurres.

Impossible de *définir* une pratique féminine de l'écriture, d'une impossibilité qui se maintiendra car on ne pourra jamais *théoriser* cette pratique, l'enfermer, la coder, ce qui ne signifie pas qu'elle n'existe pas. Mais elle excédera toujours le discours que régit le système phallocentrique ; elle a et aura lieu ailleurs que dans les

1. Mais ceci, à l'intérieur d'une clôture économique-métaphysique dont la limite, parce qu'elle reste non analysée, non théorisée, arrêtera, barrera (à moins d'un changement actuellement impossible à prévoir) très vite la portée du mouvement.

territoires subordonnés à la domination philosophique-théorique. Elle ne se laissera penser que par les sujets casseurs des automatismes, les coureurs de bords qu'aucune autorité ne subjugue jamais.

*

D'où la nécessité d'affirmer ses essors, d'en informer les passages, les voies proches et lointaines. En commençant par rappeler : 1) que l'opposition sexuelle qui s'est toujours faite au profit de l'homme, au point de réduire l'écriture aussi à ses lois, n'est qu'*une limite historico-culturelle*. Il y a, il y aura de plus en plus fort et vite maintenant une fiction qui produira des effets de féminité irréductibles ; 2) que c'est par méconnaissance que la plupart des lecteurs, critiques, écrivains des deux sexes, hésitent à admettre ou nient carrément la possibilité ou la pertinence d'une distinction écriture féminine/écriture masculine. On dira couramment, évacuant ainsi la différence sexuelle : soit que toute écriture, dans la mesure où elle se fait jour, est féminine ; et inversement, mais ça revient au même, que le geste de l'écriture est l'équivalent d'une masculine masturbation (et alors la femme qui écrit, elle se taille un pénis de papier) ; ou encore que l'écriture est bisexuelle, donc neutre, expulsant la différenciation. Admettre qu'écrire c'est justement travailler (dans) l'entre, interroger le procès du même *et* de l'autre sans lequel rien ne vit, défaire le travail de la mort, c'est d'abord vouloir le deux, et les deux, l'ensemble de l'un et l'autre non pas figés dans des séquences de lutte et d'expulsion ou autre mise à mort, mais dynamisés à l'infini par un

incessant échangement de l'un entre l'autre sujet différent, ne se connaissant et se recommençant qu'à partir du bord vivant de l'autre : parcours multiple et inépuisable à milliers de rencontres et transformations du même dans l'autre et dans l'entre, d'où la femme prend ses formes (et l'homme, de son côté; mais c'est son autre histoire).

J'ai précisé : « bisexuelle donc neutre », par référence à la conception *classique* de la bisexualité, qui, ployée sous le signe de la peur de la castration, à l'aide du fantasme d'un être « total » (mais fait de deux moitiés) veut escamoter la différence éprouvée comme opération à perte, comme marque de sécabilité redoutable.

À cette bisexualité fusionnelle, effaçante, qui veut conjurer la castration (l'écrivain qui affiche : ici, on écrit bisexuel, il y a gros à parier, allez voir, qu'il n'est ni l'un ni l'autre) j'oppose l'*autre bisexualité,* celle dont chaque sujet non enfermé dans le faux théâtre de la représentation phallocentrique institue son univers érotique. Bisexualité, c'est-à-dire repérage en soi, individuellement, de la présence, diversement manifeste et insistante selon chaque un ou une, des deux sexes, non-exclusion de la différence ni d'un sexe, et à partir de cette « permission » que l'on se donne, multiplication des effets d'inscription du désir, sur toutes les parties de mon corps et de l'autre corps.

Or cette bisexualité en transes qui n'annule pas les différences, mais les anime, les poursuit, les ajoute, il se trouve qu'à présent, pour des raisons historico-culturelles, c'est la femme qui s'y ouvre et en bénéficie : d'une certaine façon « la femme est bisexuelle ». L'homme, ce n'est un secret pour personne, étant dressé à viser la

glorieuse monosexualité phallique. À force d'affirmer le primat du phallus, et de le mettre en œuvre, l'idéologie phallocratique a fait plus d'une victime : femme, j'ai pu être obnubilée par la grande ombre du sceptre, et on m'a dit : adore-le, celui que tu ne brandis pas. Mais du même coup on a fait à l'homme ce grotesque et, songes-y, peu enviable destin d'être réduit à une seule idole aux couilles d'argile. Et, comme le notent Freud et ses suivants, d'avoir si peur d'être une femme ! Car, si la psychanalyse s'est constituée depuis la femme, et à refouler la féminité (refoulement qui, les hommes le manifestent, n'est pas si réussi que ça), de la sexualité masculine, elle rend un compte à présent peu réfutable ; comme toutes les sciences « humaines », elle reproduit le masculin dont elle est un des effets.

Ici, nous rencontrons l'inévitable homme-au-roc, dressé tout raide dans son vieux champ freudien, tel qu'à le reporter où la linguistique le conceptualise « à neuf », Lacan le conserve dans le sanctuaire du Phallus « à l'abri » *du manque de castration* ! Leur « symbolique », il existe, il a le pouvoir, nous, les désordonnantes, nous le savons trop bien. Mais rien ne nous oblige à déposer nos vies à ses banques du manque ; à penser la constitution du sujet en termes de drame à répétitions blessantes, à renflouer sans cesse la religion du père. Puisque nous ne le désirons pas. Nous ne tournons pas en rond autour du trou suprême. Nous n'avons aucune raison de *femme* de faire allégeance au négatif. Le féminin (les poètes le soupçonnèrent) affirme : « *[...] and yes I said yes I will Yes* ». Et oui, dit Molly en emportant *Ulysse* au-delà de tout livre vers la nouvelle écriture, j'ai dit oui, je veux Oui.

Le « Continent noir » n'est ni noir ni inexplorable. Il n'est encore inexploré que parce qu'on nous a fait croire qu'il était trop noir pour être explorable. Et parce qu'on veut nous faire croire que ce qui nous intéresse c'est le continent blanc, avec ses monuments au Manque. Et nous avons cru. On nous a figées entre deux mythes horrifiants : entre la Méduse et l'abîme. Il y aurait de quoi faire éclater de rire la moitié du monde, si ça ne continuait pas. Car la relève phallologocentrique est là, et militante, reproductrice des vieux schémas, ancrée dans le dogme de la castration. Ils n'ont rien changé : ils ont théorisé leur désir *pour* de la réalité ! Qu'ils tremblent, les prêtres, on va leur *montrer* nos sextes !

Tant pis pour eux s'ils s'effondrent à découvrir que les femmes ne sont pas des hommes, ou que la mère n'en a pas. Mais est-ce que cette peur ne les arrange pas ? Est-ce que le pire, ce ne serait pas, ce n'est pas, en vérité, que la femme n'est pas castrée, qu'il lui suffit de ne plus écouter les sirènes (car les sirènes, c'étaient des hommes) pour que l'histoire change de sens ? Il suffit qu'on regarde la Méduse en face pour la voir : et elle n'est pas mortelle. Elle est belle et elle rit.

Ils disent qu'il y a deux irreprésentables : la mort et le sexe féminin. Car ils ont besoin que la féminité soit associée à la mort ; ils bandent par trouille ! pour eux-mêmes ! ils ont besoin d'avoir peur de nous. Regarde, les Persées tremblants avancer vers nous bardés d'apotropes, à reculons ! Jolis dos ! Plus une minute à perdre. Sortons.

Hâtons-nous : le continent n'est pas d'un noir impénétrable. J'y suis souvent allée. J'y ai un jour rencontré

avec joie Jean Genet. C'était dans *Pompes funèbres* : il y était arrivé, mené par son Jean. Il y a des hommes (si peu) qui n'ont pas peur de la féminité[1].

/De la féminité les femmes ont presque tout à écrire : de leur sexualité, c'est-à-dire de l'infinie et mobile complexité, de leur érotisation, des ignitions fulgurantes de telle infime-immense région de leurs corps, non du destin, mais de l'aventure de telle pulsion, voyages, traversées, cheminements, brusques et lents éveils, découvertes d'une zone naguère timide tout à l'heure surgissante. Le corps de la femme aux mille et un foyers d'ardeur, quand elle le laissera – fracassant les jougs et censures – articuler le foisonnement des significations qui en tous sens le parcourt, c'est de bien plus d'une langue qu'il va faire retentir la vieille langue maternelle à un seul sillon.

Nous nous sommes détournées de nos corps, qu'on nous a honteusement appris à ignorer, à frapper de la bête pudeur; on nous a fait le coup du marché de dupes : chacun aimera l'autre sexe. Je te donnerai ton corps et toi tu me donneras le mien. Mais quels sont les hommes qui donnent aux femmes le corps qu'elles leur remettent aveuglément? Pourquoi si peu de textes? Parce que si peu de femmes encore regagnent leur corps. Il faut que la femme écrive par son corps, qu'elle invente la langue imprenable qui crève les cloisonnements, classes et rhétoriques, ordonnances et codes, qu'elle submerge, transperce, franchisse le discours-à-réserve ultime, y compris celui qui se rit d'avoir à dire

1. *Cf.* Jean Genet, *Pompes funèbres*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1953, p. 185-186.

le mot « silence », celui qui visant l'impossible s'arrête pile devant le mot « impossible » et l'écrit comme « fin ».

Telle est la puissance féminine, qu'emportant la syntaxe, rompant ce fameux fil (juste un tout petit fil, disent-ils) qui sert aux hommes de substitut de cordon pour s'assurer, sans quoi ils ne jouissent pas, que la vieille mère est bien toujours derrière eux, à les regarder faire phallus, elles iront à l'impossible.

*

« *Le* Refoulé » de leur culture et de leur société, quand il revient c'est d'un retour explosif, *absolument* ruinant, renversant, d'une force encore jamais libérée, à la mesure de la plus formidable des répressions : car au terme de l'époque du Phallus, les femmes auront été ou anéanties ou portées à la plus haute et violente incandescence. Au long assourdi de leur histoire, elles ont vécu en rêves, en corps mais tus, en silences, en révoltes aphones.

Et avec quelle force dans leur fragilité : « fragilité », vulnérabilité, à la mesure de leur incomparable intensité. Elles n'ont pas sublimé. Heureusement : elles ont sauvé leur peau, leur énergie. Elles n'ont pas travaillé à aménager l'impasse des vies sans avenir. Elles ont habité furieusement ces corps somptueux : admirables hystériques qui ont fait subir à Freud tant de voluptueux et inavouables moments, bombardant sa statue mosaïque de leurs charnels et passionnés mots-de-corps, le hantant de leurs inaudibles et foudroyantes dénonciations, plus que nues sous les sept voiles des

pudeurs, éblouissantes. Celles qui en un seul mot du corps ont inscrit l'immense vertige d'une histoire détachée comme une flèche de toute l'histoire des hommes, de la société biblico-capitaliste, ce sont elles, les suppliciées d'hier, qui devancent les nouvelles femmes, celles après lesquelles plus aucune relation intersubjective ne pourra être la même. C'est toi, Dora, toi, indomptable, le corps poétique, la vraie « maîtresse » du Signifiant. Ton efficacité, on va la voir œuvrer avant demain, quand ta parole ne sera plus rentrée, la pointe retournée contre ton sein, mais s'écrira à l'encontre de l'autre.

En corps : plus que l'homme invité aux réussites sociales, à la sublimation, les femmes sont corps. Plus corps donc plus écriture. Longtemps c'est en corps qu'elle a répondu aux brimades, à l'entreprise familiale-conjugale de domestication, aux répétées tentatives de la castrer. Celle qui a tourné dix mille fois sept fois sa langue dans sa bouche avant de ne pas parler, ou elle en est morte, ou elle connaît sa langue et sa bouche mieux que tous. Maintenant, je-femme vais faire sauter la Loi : éclatement désormais possible, et inéluctable; et qu'il se fasse, tout de suite, *dans* la langue.

Ne nous laissons pas piéger par une analyse mal dégagée des anciens automatismes : il n'y a pas à craindre qu'en le langage se cache un adversaire invincible, parce que c'est la langue des hommes et leur grammaire. Il ne faut pas leur laisser un lieu qui n'est pas plus à eux seuls que nous ne sommes à eux.

Si la femme a toujours fonctionné « dans » le discours de l'homme, signifiant toujours renvoyé à l'adverse signifiant qui en annihile l'énergie spécifique, en rabat ou étouffe les sons si différents, il est temps qu'elle

disloque ce « dans », qu'elle l'explose, le retourne et s'en saisisse, qu'elle le fasse sien, le comprenant, le prenant dans sa bouche à elle, que de ses dents à elle elle lui morde la langue, qu'elle s'invente une langue pour lui rentrer dedans. Et avec quelle aisance, tu verras, elle peut, depuis ce « dans » où elle était tapie somnolente, sourdre aux lèvres qu'elle va déborder de ses écumes.

Il ne s'agit pas non plus de s'approprier leurs instruments, leurs concepts, leurs places, ni de se vouloir en leur position de maîtrise. Que nous sachions qu'il y a un risque d'identification, cela n'entraîne pas que nous succombions. Laissons aux inquiets, à l'angoisse masculine et à son rapport obsessionnel au fonctionnement à dominer, au savoir « comment ça marche » afin de « faire marcher ». Non s'emparer pour intérioriser, ou manipuler, mais traverser d'un trait, et « voler ».

Voler, c'est le geste de la femme, voler dans la langue, la faire voler. Du vol, nous avons toutes appris l'art aux maintes techniques, depuis des siècles que nous n'avons accès à l'avoir qu'en *volant*; que nous avons vécu dans un vol, de voler, trouvant au désir des passages étroits, dérobés, traversants. Ce n'est pas un hasard si « voler » se joue entre deux vols, jouissant de l'un et l'autre et déroutant les agents du sens. Ce n'est pas un hasard : la femme tient de l'oiseau et du voleur comme le voleur tient de la femme et de l'oiseau : illes passent, illes filent, illes jouissent de brouiller l'ordre de l'espace, de le désorienter, de changer de place les meubles, les choses, les valeurs, de faire des casses, de vider les structures, de chambouler le propre.

Quelle est la femme qui n'a pas volé? Qui n'a pas senti, rêvé, accompli le geste qui enraye la socialité?

Qui n'a pas brouillé, tourné en dérision, la barre de séparation, inscrit avec son corps le différentiel, perforé le système des couples et oppositions, foutu par terre d'une transgression le successif, l'enchaîné, le mur de la circonfusion ?

Un texte féminin ne peut pas ne pas être plus que subversif : s'il s'écrit, c'est en soulevant, volcanique, la vieille croûte immobilière, porteuse des investissements masculins, et pas autrement ; il n'y a pas de place pour elle si elle n'est pas un il ? Si elle est elle-elle, ce n'est qu'à tout casser, à mettre en pièces les bâtis des institutions, à faire sauter la loi en l'air, à tordre la « vérité » de rire.

Parce qu'elle ne peut pas, dès qu'elle se fraye *sa* voie dans le symbolique, ne pas en faire le chaosmos du « personnel », de ses pronoms, de ses noms et de sa clique de référents. Et pour cause : il y aura eu cette longue histoire de gynocide ; comme le savent les colonisés d'hier, les travailleurs, les peuples, les espèces sur lesquels l'Histoire d'hommes a fait son or, ceux qui ont connu l'ignominie de la persécution en tirent une future et obstinée envie de grandeur ; les enfermés connaissent mieux que leurs enfermeurs le goût de l'air libre. *Grâce* à leur histoire, les femmes savent (faire et vouloir) aujourd'hui ce que les hommes ne sauront penser que beaucoup plus tard : je dis qu'elle bouleverse le « personnel » ; comme on lui a, par lois, mensonges, chantages, mariage, toujours extorqué son droit à elle-même en même temps que son nom, elle a dans le mouvement même de l'aliénation mortelle pu voir de plus près l'inanité du « propre », la mesquinerie réductrice de l'économie subjective masculine-conjugale, à

laquelle elle résiste doublement : d'une part, elle s'est constituée nécessairement en cette « personne » capable de perdre une partie d'elle-même sans être perdue. Mais secrètement, silencieusement, en son for intérieur, elle s'étend et se multiplie, car, d'autre part, elle en sait sur vivre et sur le rapport entre l'économie pulsionnelle et la gestion du moi, beaucoup plus long que tout homme. À la différence de l'homme qui tellement tient à son titre et ses titres, bourses de valeurs, tête, couronne et tout ce qui est de son chef, la femme se moque bien de la peur de la décapitation (ou castration), s'aventurant sans le masculin tremblement dans l'anonymat, auquel elle sait se fondre sans s'anéantir : parce qu'elle est *donneuse*.

J'aurai beaucoup à dire sur toute la trompeuse problématique du don. La femme n'est évidemment pas cette femme rêvée par Nietzsche qui ne donne que pour. Qui peut penser le don comme don-qui-prend sinon l'homme justement qui voudrait tout prendre ?

S'il y a un « propre » de la femme, c'est paradoxalement sa capacité de se dé-proprier sans calcul : corps sans fin, sans « bout », sans « parties » principales, si elle est un tout, c'est un tout composé de parties qui sont des touts, non pas simples objets partiels, mais ensemble mouvant et changeant, illimité cosmos qu'Éros parcourt sans repos, immense espace astral non organisé autour d'un soleil plus-astre que les autres.

Cela ne veut pas dire qu'elle est un magma indifférencié, mais qu'elle ne monarchise pas son corps ou son désir. Que la sexualité masculine gravite autour du pénis, engendrant ce corps (anatomie politique) centralisé, sous la dictature des parties. La femme, elle, n'opère

pas sur elle-même cette régionalisation au profit du couple tête-sexe, qui ne s'inscrit qu'à l'intérieur de frontières. Sa libido est cosmique, comme son inconscient est mondial : son écriture ne peut aussi que se poursuivre, sans jamais inscrire ou discerner de contours, osant ces traversées vertigineuses d'autre, éphémères et passionnés séjours en lui, elles, eux, qu'elle habite le temps de les regarder au plus près de l'inconscient, dès leur lever, de les aimer au plus près de la pulsion, et ensuite plus loin, tout imprégnée de ces brèves identificatoires embrassades, elle va, et passe à l'infini. Elle seule ose et veut connaître du dedans, dont elle, l'exclue, n'a pas cessé d'entendre résonner l'avant-langage. Elle laisse parler l'autre langue à mille langues, qui ne connaît ni le mur ni la mort. À la vie, elle ne refuse rien. Sa langue ne contient pas, elle porte, elle ne retient pas, elle rend possible. Où ça s'énonce trouble, merveille d'être plusieurs, elle ne se défend pas contre ses inconnues qu'elle se surprend à se percevoir être, jouissant de son don d'altérabilité. Je suis Chair spacieuse chantante, sur laquelle s'ente nul sait quel(le) je plus ou moins humain mais d'abord vivant puisqu'en transformation.

Écris ! et Ton texte se cherchant se connaît plus que chair et sang, pâte se pétrissant, levant, insurrectionnelle, aux ingrédients sonores, parfumés, combinaison mouvementée de couleurs volantes, feuillages et fleuves se jetant à la mer que nous alimentons. Ah ! la voilà sa mer, me dira-t-il, l'autre qui me tend son bassin plein d'eau de la petite mère phallique dont il n'arrive pas à se séparer. Mais voilà, nos mers sont ce que nous les faisons, poissonneuses ou pas, opaques ou transparentes, rouges ou noires, hautes ou plates, étroites ou sans

rives, et nous sommes nous-mêmes mer, sables, coraux, algues, plages, marées, nageuses, enfants, vagues.

Plus ou moins vaguement mer, terre, ciel, quelle matière nous rebuterait? Nous savons toutes les parler.

Hétérogène, oui, à son bénéfice joyeux elle est érogène, elle est l'érogénéité de l'hétérogène; ce n'est pas à elle-même qu'elle tient, la nageuse aérienne, la voleuse. Dispersable, prodigue, étourdissante, désireuse et capable d'autre, de l'autre femme qu'elle sera, de l'autre femme qu'elle n'est pas, de lui, de toi. ʃ

*

Femme n'aie peur ni d'ailleurs, ni de même, ni d'autre. Mes yeux, ma langue mes oreilles mon nez ma peau ma bouche mon corps – pour – (l')autre, non que je le désire pour me boucher un trou, pour parer à quelque mien défaut, ou talonnée destinalement par la féminine « jalousie »; non parce que je suis entraînée, dans la chaîne des substitutions qui ramène les substituts à l'ultime objet. C'en est fait des contes de petit poucet, du *Penisneid* que nous chuchotèrent les vieilles grands-mères ogresses servantes de leurs fils-paternels. Qu'ils croient, qu'ils aient besoin, pour faire cas d'eux-mêmes, de croire que nous crevons d'envie, que nous sommes ce trou bordé d'envie de leur pénis, c'est leur immémoriale affaire. Indéniablement (nous le vérifions à nos dépens – mais aussi à notre amusement) c'est de nous faire savoir qu'ils bandent afin que nous les assurions (nous maîtresses maternelles de leur petit signifiant de poche) qu'ils en sont, qu'ils les ont encore, que

les hommes ne se structurent que de s'empenner. Dans l'enfant ce n'est pas le pénis que la femme désire, ce n'est pas ce fameux morceau autour duquel gravite tout l'homme. La gestation n'est pas reconduite, sauf dans les *limites* historiques de l'Ancien, à des fatalités, à ces mécaniques substitutions que met en place l'inconscient d'une éternelle « jalouse »; ni au *Penisneid*; ni au narcissisme, ni à une homosexualité liée à la mère-toujours-là! Faire un enfant n'entraîne pas la femme, ni l'homme, à choir inéluctablement dans les schémas, à recharger le circuit de la reproduction. S'il y a risque, il n'y a pas de piège inévitable : que sur la femme ne vienne pas peser, sous couvert de prise de conscience, un supplément d'interdits. Tu veux un gosse ou tu ne veux pas, *c'est ton affaire.* Que nul ne te menace; qu'à la peur d'être « prise » du temps jadis ne succède pas la peur en satisfaisant ton désir de devenir complice d'une socialité. Et l'homme, vas-tu aussi, escomptant de tous l'aveuglement et la passivité, craindre que l'enfant n'en *fasse* un père, et donc que la femme se fasse d'un gosse bien plus d'un mauvais coup, engendrant à la fois l'enfant – la mère – le père – la famille? Non. À toi de rompre les vieux circuits. Il y aura pour la femme et l'homme à périmer l'ancien rapport, et toutes ses conséquences; à penser le *lancement* d'un sujet neuf, en vie, avec dé-familialisation. Dé-mater-paternalisons plutôt que, pour parer à la récupération de la procréation, priver la femme d'une passionnante époque du corps. Défétichisons. Sortons de la dialectique qui veut que le bon père soit le père mort, ou l'enfant la mort des parents. L'enfant c'est l'autre, mais l'autre sans violence, sans passage par la

perte, la lutte. On en a marre des renouements, de la fabrique de nœuds, toujours à retrancher, de la litanie de la castration qui se transmet et généalogise. Nous n'avancerons plus à reculons ; nous n'allons pas refouler quelque chose d'aussi simple que l'envie de vie. Pulsion orale, pulsion anale, pulsion vocale, toutes les pulsions sont nos bonnes forces, et parmi elles la pulsion de gestation – tout comme l'envie d'écrire : une envie de se vivre dedans, une envie du ventre, de la langue, du sang. Nous n'allons pas, si cela nous chante, nous refuser les délices d'une grossesse ; toujours d'ailleurs dramatisée ou escamotée, ou maudite, dans les textes classiques. Car s'il y a un refoulé particulier, c'est bien là qu'on le trouve : tabou de la femme enceinte, qui en dit long sur la puissance dont elle paraît alors investie ; c'est qu'on soupçonne depuis toujours qu'enceinte, la femme non seulement double sa valeur marchande, mais surtout *se* valorise en tant que *femme* à ses propres yeux, et prend corps et sexe indéniablement.

Il y a mille façons de vivre une grossesse ; d'avoir ou pas avec cet autre encore invisible une relation d'une autre intensité. Et si tu n'as pas cette envie-là, cela ne signifie pas que tu en manques. Chaque corps distribue de façon singulière, sans modèle, sans norme, la totalité non finie et changeante de ses désirs. Décide pour toi de ta position dans l'espace des contradictions où plaisir et réalité s'étreignent. Mets l'autre en vie : la femme sait *vivre* le détachement ; accoucher n'est pas perdre, ni s'augmenter. C'est ajouter à la vie générale un autre. Je rêve ? Je méconnais ? Vous, les défenseurs de la « théorie », les béni-oui-oui du Concept, entrôneurs du phallus (mais pas du pénis), allez crier encore

une fois à l'« idéalisme », ou pire encore vous allez me cracher que je suis « mystique ».

Et la libido alors? est-ce que je n'ai pas lu « La Signification du phallus »? Et la séparation, le bout de soi dont pour naître tu subis, racontent-ils, une ablation qu'à jamais ton désir commémore?

D'ailleurs ne voit-on pas, dans mes textes, que le pénis circule, que je lui donne lieu et attrait. Certes. Je veux tout. Je me veux entière avec lui entier. Pourquoi me priverais-je d'une partie de *nous*? Je veux donc tout de nous. Bien sûr qu'elle a envie, d'une « envie » aimante, et non jalouse. Non parce qu'elle est châtrée; parce qu'elle est cette diminuée qui veut se combler, cette blessée qui veut se consoler et se venger. Je ne veux pas un pénis dont j'ornerais mon corps. Mais je désire l'autre pour l'autre, tout entier, tout entière; parce que vivre c'est vouloir tout ce qui est, tout ce qui vit, et le vouloir en vie. La castration? À d'autres. Qu'est-ce qu'un désir s'originant d'un manque? Un bien petit désir. La femme qui se laisse encore menacer par la grande phalle, impressionnée par le cirque de l'instance phallique, mené tambour battant par un maître Loyal, c'est la femme d'hier. Elles existent encore faciles et nombreuses victimes de la plus vieille des pharces, soit qu'elles soient distribuées dans la première et muette version, et que sur leurs corps se dresse à l'ancienne le monument théorique au phallus d'or qu'elles ne voient jamais, titanes allongées sous les montagnes qu'elles font par leurs frémissements, s'ériger. Soit qu'aujourd'hui sortant de leur période *infans*, elles se voient soudain assaillies par les bâtisseurs de l'empire analytique, et, dès qu'elles formulent le nouveau désir, nu, sans

nom, et tout gai d'apparaître, les voilà prises au bain par les nouveaux vieillards, et hop! oblique, fringué de modernité le démon de l'interprétation leur vend sous clinquants signifiants les mêmes menottes et autres enchaînantes breloques : deuxième version, l'« éclairée », de leur pudique abaissement. Quelle castration tu préfères? Lequel tu aimes mieux, celui du père ou celui de la mère? Ô les zolis zyeux, tiens, zolie petite fille, achète-moi mes lunettes et tu verras la Vérité-Moi-Je te dire tout ce que tu devras croire. Chausse-les à ton nez et jette le coup d'œil du fétichiste (que tu es, moi l'autre analyste, je te l'apprends) sur ton corps et le corps de l'autre. Tu vois? Non? Attends on va tout t'expliquer, et tu sauras enfin à quelle espèce de névrose tu es apparentée. Bouge pas, on va te faire ton portrait, pour que tu te mettes bien vite à lui ressembler.

Oui, elles sont encore légion les naïves au premier et au deuxième degré. Les nouvelles arrivantes, si elles osent créer à l'écart du théorique, sont interpellées par les flics du Signifiant, fichées, rappelées à l'ordre qu'elles sont supposées savoir; assignées par force de ruse, à une place précise dans la chaîne qui se maillonne toujours au profit d'un « signifiant » privilégié. On nous remembre au fil qui s'il ne ramène pas au Nom-du-Père, pour faire plus neuf, vous ramène à sa place à la mère-phallique.

Amie, garde-toi du signifiant qui veut te reconduire à l'autorité d'un signifié! Garde-toi des diagnostics qui voudraient réduire ta puissance génératrice. Les noms « communs » aussi sont des noms propres qui rabaissent ta singularité en la rangeant dans l'espèce. Romps les cercles; ne reste pas dans la clôture psychanalytique : fais un tour, et traverse!

Et si nous sommes légion c'est que la guerre de libération n'a ouvert encore qu'une mince brèche. Mais les femmes s'y pressent, je les ai vues, celles qui ne seront ni domestiques ni bernées, celles qui n'auront pas peur du risque d'être femme.

D'aucun risque, d'aucun désir, d'aucun espace encore inexploré en elles, entre elles et d'autres ou ailleurs. Elle ne fétichise pas, elle ne dénie pas, elle ne hait pas, elle observe, elle approche, elle cherche à voir l'autre femme, l'enfant, l'amant, non pour consolider son narcissisme, ou vérifier la solidité ou la faiblesse du maître, mais pour mieux faire l'amour, pour inventer

L'Amour Autre :

Aux commencements sont nos différences. Le nouvel amour ose l'autre, le veut, s'emble en vols vertigineux entre connaissance et invention. Elle, l'arrivante de toujours, elle ne reste pas, elle va partout, elle échange, elle est le désir-qui-donne. (Non enfermée dans le paradoxe du don qui prend ; ni dans l'illusion de la fusion unienne. On n'en est plus là.) Elle entre, elle entre-elle moi et toi entre l'autre moi où l'un est toujours infiniment plus d'un et plus que moi, sans craindre d'atteindre jamais une limite : jouisseuse de notre devenance. Nous n'en finirons pas ! Elle traverse les amours défensifs, les maternages et dévorations : au-delà du narcissisme avare, dans l'espace mouvant, ouvert, transitionnel elle *court ses* risques ; au-delà de la remise-en-lit de la lutte à mort, de l'amour-guerre qui prétend figurer l'échange, elle se rit d'une dynamique d'Éros que la haine alimenterait – haine : héritage, encore, un reste, un asservissement dupant au phallus. Aimer, regarder-penser-chercher l'autre dans l'autre,

dé-spécularisation, déspéculer. (C'est difficile ? Ce n'est pas impossible : et c'est cela qui nourrit la vie, un amour qui ne s'entretient pas de ce désir inquiet qui pare au manque et veut confondre l'étrange, mais qui se réjouit de l'échange qui multiplie.) Où l'histoire tourne encore comme histoire de la mort, elle n'entre pas. L'opposition, l'échange hiérarchisant, la lutte pour la maîtrise qui ne se termine que par au moins une mort (un maître-un esclave, ou deux non-maîtres = deux morts), tout ça relève d'un temps gouverné par les valeurs phallocentriques : qu'il ait encore un présent n'empêche pas que la femme commence ailleurs l'histoire de la vie. Ailleurs, elle donne. Elle ne « sait » pas ce qu'elle donne elle ne le mesure pas ; mais elle ne donne ni le change ni ce qu'elle n'a pas. Elle donne plus ; sans assurance qu'il lui reviendra de ce qu'elle donne un bénéfice même imprévu. Elle donne à vivre, à penser, à transformer. Cette « économie »-là, elle ne peut plus se dire en termes d'économie. Où elle aime, tous les concepts de la vieille gestion sont dépassés. Elle n'y trouve pas, au terme d'un calcul plus ou moins conscient, son compte, mais ses différences. Je suis pour toi ce que tu veux que je sois au moment où tu me regardes telle que tu ne m'as encore jamais vue : à chaque instant. Quand j'écris, c'est tous ceux que nous ne savons pas que nous pouvons être qui s'écrivent de moi, sans exclusion, sans prévision, et tout ce que nous serons nous appelle à l'inlassable, enivrante, inapaisable chercherie d'amour. Jamais nous ne nous manquerons.